

Du mur des cavernes aux murs des hôpitaux

[extraits]

L'organisation est une qualité intrinsèque de l'hôpital. Sa définition moderne – comme outil scientifique – est synonyme d'organisation¹. Il faut respecter d'innombrables protocoles qui ont été préalablement testés et validés par une communauté d'experts. Il existe un cheminement logique depuis le diagnostic jusqu'au traitement en passant par l'analyse. Le triage des urgences est l'exemple de cette organisation. Un patient arrive aux urgences pour être redirigé vers le service qui va traiter les symptômes qu'il présente, puis de services en services on affine le diagnostic. L'organisation scientifique du travail est aussitôt à l'œuvre dans l'hôpital avec sa division des tâches, la différenciation et la spécialisation de ses personnels. L'organisation de l'hôpital participe d'une « efficacité » thérapeutique.

Cette organisation, nous la retrouverons visuellement omniprésente sous forme de panneaux de signalisation, de *post-it*, de dossiers, de tiroirs, d'armoires et d'ordinateurs.

Un hôpital est un espace d'organisation, de procédures, de protocoles. Dans le vieil hôpital, les services se distinguent par la couleur des murs des couloirs. Pareil au système utilisé pour organiser les dossiers des patients, chaque mois a également sa couleur :

Janvier Noir / Février Orange / Mars Bleu / Avril Brun / Mai Vert / Juin Rose foncé / Juillet Gris / Août Rouge / Septembre Jaune / Octobre Gris clair / Novembre Pourpre / Décembre Bleu marine²

Pendant des mois, le déménagement fut donc méticuleusement planifié. Si l'hôpital déménage, son organisation doit être strictement maintenue sous peine de menaces qui pourraient avoir des conséquences fâcheuses – voire tragiques – sur la santé ou la survie des patients.

« - On fait les cartons, il y a quelqu'un à l'ascenseur qui les fait descendre, un autre les récupère et fait les souterrains et d'autres les déballent dans le nouvel hôpital. »

Une des tâches donnée au personnel est de coller des étiquettes sur tous les objets qui seront transportés avec la désignation du service et de la zone qu'ils devront occuper dans le nouvel hôpital afin de les distinguer de ceux qui restent.

¹ L'hôpital est l'élément d'une organisation de caractère médical et social dont la fonction consiste à assurer à la population des soins médicaux complets, curatifs et préventifs (...) c'est aussi un centre d'enseignement de la médecine et de recherche bio-sociale. *Office Mondial de la Santé*, Série de rapports techniques, 1957, 122, 4.

² Patrícia Almeida, notes de travail, résidence artistique au centre hospitalier métropole Savoie, septembre 2015.

La chaise de la salle 'Tahiti' a reçu son étiquette (B1, Dialyse) sur le pied arrière droit. Les équipes de déménagement, une entreprise extérieure, sont arrivées, la chaise allait de ça de là, changeait d'emplacements mais continuait dans la même salle. Au milieu de tous ces objets étiquetés que les déménageurs devaient transporter, la chaise, avec la phrase écrite 'Je reste ici' résistait.

« - J'imagine que quelques uns de ces objets vont se perdre en chemin et que nous allons après essayer de savoir où ils ont pu atterrir. E-mails, coups de fils, communications internes... pour les retrouver » me confie un médecin.

« - Quand on déplace tous ces meubles, on pense qu'on va trouver un trésor, un billet de 50€, un collier en or, mais on ne trouve rien. »

« - Ah! Voilà! Une pièce d'un franc. »³

Visuellement, ce bouleversement opère par la multiplication de formes qui traversent ou pénètrent le champ visuel défini par les photographies. Parfois, ce sont des objets identifiables, familiers, une plante verte que l'on emporte, un poster que l'on décroche, des bibelots que l'on empoche, d'autres fois ce sont des bouts d'objets, de personnes, un amas de câbles électriques, le plateau d'une table, des pans de murs, d'armoires, ou des cartons qui entrent latéralement dans l'image. Ces objets appellent un hors champ actif, débordant. Ce hors champ, c'est l'espace du mouvement que la photographie capte *au passage*. C'est le mouvement d'un hôpital vers l'autre, de celui qui se vide vers celui qui se remplit, au fur et à mesure comme dans le courant naturel de vases communicants. Le hors champ est un fourmillement de gestes et de déplacements organiques, organisés et contradictoires, où des choses se perdent, partent et reviennent, sont déviées, éliminées, disparaissent.

Puis, à voir ces photographies du personnel du bâtiment Jacques Dorsster dessinant le contour de leurs mains ou de leurs silhouettes sur les murs de l'hôpital en train d'être littéralement vidé (de ses fonctions, de ses patients, de ses instruments, de ses meubles, de ses personnels) et de se transformer en carcasse, on repense au titre du texte que Brassai avait écrit pour accompagner la publication de ses photographies des graffiti que les gamins de Paris dessinaient sur les murs de la capitale : « Du mur des cavernes au mur d'usine » et aux peintures rupestres découvertes au fond des grottes préhistoriques.

On sait que Marguerite Duras avait été fascinée par ces 'mains négatives' des grottes d'Altamira en Espagne surplombant l'océan atlantique. Elle y voyait une invitation de cet homme, séparé d'elle par 30000 ans, à le rejoindre dans une expérience (mystique?) de présence et de disponibilité au monde, ou tout simplement d'humanité comme condition nécessaire à la rencontre. L'empreinte si fraîche de cet homme disparu il y a tant d'années, qui demandait la main de l'autre.⁴

³ idem.

⁴ Les Mains négatives est un court-métrage de Marguerite Duras de 1979.

Les équipes qui quittent l'hôpital ont ressenties la nécessité d'écrire leurs noms, de laisser l'empreinte de leur main ou de leur silhouette dans le bâtiment qu'ils quittent et qui sera prochainement détruit. Cet acte performatif qui relie et inscrit directement le corps à l'espace nous fait comprendre la dimension tactile et sensuel qu'il y a un dans le contact mais aussi dans l'idée que nous laissons notre empreinte là où nous avons vécu. Que quelque chose de notre présence se dépose dans l'espace que nous occupons.

Ce qui est sûr, et ce que Marguerite Duras voyait, c'est que cet acte performatif ne cesse de nous situer, nous observateurs, au moment où cette personne a fait le geste de poser sa main contre la paroi de cette grotte et où elle est – littéralement – entrée en contact avec un lieu. Elle a déposé une trace de son corps, de son existence, de sa présence vivante dans le lieu qu'elle va bientôt quitter. Et qu'elle a quitté, il y a 30000 ans. C'est cette simultanéité de la présence et de l'absence qui forme par excellence la place du spectateur. Qui est là devant un phénomène matériel qu'il observe et qu'il apprécie tout en étant ailleurs, par un processus d'empathie, d'osmose, de contemplation.

L'ombre fut peut-être le premier dessin créé par l'homme. Un dessin mobile qu'il pouvait former et recomposer à volonté mais qui ne pouvait pas perdurer au-delà de l'action même de sa projection. Si l'ombre flotte et ne se préoccupe que de la source lumineuse, de la position des mains et du relief de la paroi où elle est projetée ; l'empreinte touche la matière, l'informe, l'imprime. L'empreinte perd la mobilité de l'ombre et change de relation avec la matière. Ce qui sépare l'ombre de l'empreinte, c'est le contact physique. Et ce qui sépare la main de son empreinte, c'est le souvenir de leur jonction, c'est exactement le moment où l'ombre disparaît ; quand la main touche la matière et étouffe l'ombre. L'empreinte se *détache* de la main. Elle est le souvenir d'une partie de soi que l'on a laissé dans un lieu qui a fait partie de notre corps. Où nous avons travaillé, dormi, mangé, seul et en groupe. Où je suis, où j'ai été.

Le lieu fait autant partie de moi que moi de lui.

Or ce que ces photographies montrent n'est peut-être pas tant l'image de ces empreintes laissées sur les murs du bâtiment Jacques Dorstter que l'ineffable expérience de quitter un lieu de vie (professionnelle, quotidienne, affective, etc.) En tant que spectateurs, ces graffitis nous offrent ce même sentiment qui nous saisit devant les peintures préhistoriques : ils puisent leur énergie dans une relation profonde avec le lieu et situent cette relation à la limite du langage.

David-Alexandre Guéniot